

CHAPITRE II.

Du retour de la maison de Bourbon. — Mauvaise foi du gouvernement. — La Restauration plus fatale aux mœurs que ne l'avaient été les fureurs de 93. — Elle détruit les dernières espérances des gens de bien.

L'esprit public est la conscience même des nations ; c'est la voix de la patrie déterminant la règle de nos devoirs et de nos sentiments. Malheur au peuple qui laisse se briser ce noble frein : sa vie sociale n'est

plus désormais qu'un épouvantable chaos de doutes et d'incertitudes. Chaque jour il se jettera dans des routes nouvelles, chaque jour il changera de but et de système, jusqu'à ce que les propres principes de sa politique finissent par n'être plus à ses yeux qu'une affaire de mode ou de caprice.

Je n'en veux pour exemple que ce qui se passa à la chute de l'empire, que ce qui suivit ou accompagna le retour de la maison de Bourbon en France. Le choix de nos institutions fut dès lors abandonné au pouvoir, et le peuple ne parut s'occuper de la restauration que pour savoir de quelle façon il allait encore être dupe. Mais son incertitude ne devait-elle pas cesser à l'établissement de la charte, lorsque Louis XVIII nous faisait présent de la monarchie représentative avec son précieux mécanisme d'outre-mer ? Pouvait-on s'abuser et sur le caractère d'un tel bienfait et sur les éloges que prodiguait à l'œuvre

du roi-législateur la faction impériale rajeunie ? Le despotisme commençait à prendre la forme constitutionnelle ; c'est apparemment tout ce qu'il fallait pour nous faire goûter le gouvernement de Louis XVIII, expression fidèle de son artificieuse lâcheté.

Sans doute ce prince ne se dissimula point la difficulté d'établir au milieu de nos lois démocratiques ce gouvernement de pondération qui exige avant tout le concours d'une riche et puissante noblesse. Sans doute il dut penser que l'on chercherait vainement en France l'ombre de cette majestueuse aristocratie dont l'indispensable contre-poids peut seul assurer le jeu de la constitution anglaise. Mais Louis XVIII, tout en comblant de nouvelles faveurs sa noblesse de cour, se serait bien gardé de lui rendre son influence, et n'eût voulu pour rien au monde qu'elle remontât au rang d'où l'avait fait descendre la révolution. Il lui fallait des simulacres de grands

seigneurs, mais non un corps politique dont l'éclat pût exciter sa défiance et sa jalousie. Par là s'explique le peu d'empressement qu'il mit d'abord à rétablir la pairie dans ses droits les plus importants. Il fallut que Napoléon dans les cent jours accordât à son sénat l'hérédité, pour qu'elle devînt, après le retour de Gand, un article fondamental de la constitution. Ainsi marche la politique dans un pays où les événements commandent sans cesse aux principes, et où l'opinion publique, incertaine et variable, se repose toujours sur le hasard de ce qu'elle devrait elle-même décider et conduire à bonne fin.

Ce qu'il importe surtout de faire connaître, ce qu'il faut que l'on sache comme vérité historique et comme enseignement de mœurs, c'est que l'atteinte la plus funeste que pût recevoir la cause de l'ordre et de la justice lui a été portée par la maison de Bourbon elle-même, par cette dy-

nastie légitime, dont on attendait de si grandes consolations. Ni la servitude au point où elle fut poussée sous l'empire, ni les cruautés, ni les profanations de la république n'avaient autant dégradé le caractère national que le firent les pieuses intrigues et les royales perfidies de la restauration. Les époques les plus malheureuses ont du moins ce privilège, qu'elles servent à raffermir la vertu des gens de bien : mais comment ne se pas décourager à la vue d'un hypocrite pouvoir qui, sous l'apparence de la droiture, trompe tout le monde, et envenime comme à plaisir les plaies qu'il venait fermer ? Il ne fallut rien moins que l'immoralité profonde de la puissance légitime, pour décrier la sainteté de sa cause. Du point de vue moral, la restauration l'emporte en mauvais exemples sur tous les régimes, même sur celui de la convention. C'est quelque chose de pire que le règne de la terreur : c'est l'abus du

bon droit, c'est une hypocrisie de justice et de beaux sentiments.

Ainsi l'on ne s'étonne point de voir cette même restauration, dupe des infamies dont elle ambitionnait le concours, rendre encore une fois à Napoléon les rênes de l'empire. Sa marche triomphale au retour de l'île d'Elbe est assez connue; et l'on sait comment Louis XVIII profita de la leçon des cent jours. La confusion qui était entrée dans les esprits ne fait qu'augmenter au moment où le prince remonte sur son trône. Ce duc d'Otrante, dont le nom se rattache à tant de crimes, ce Fouché des mitraillades et du 21 janvier, ce Fouché qui fit la police pour tous les pouvoirs contre toutes les opinions, Louis XVIII l'appelle au retour de Gand dans ses conseils. Il devient le ministre du monarque dont il avait envoyé le frère à l'échafaud; et c'est ce prêtre apostat que le trône charge alors de raffermir les mœurs, la religion

et la monarchie. Et comme s'il ne suffisait pas de cette publique diffamation de la couronne, le prince de Talleyrand lui-même reprend à la cour son rang et ses habitudes de grand seigneur; il rentre dans les bonnes grâces du souverain, dont l'eût à jamais dû éloigner le souvenir de sa vie passée et toute une carrière de trahisons et d'attentats. Si c'est là de la politique de roi, on doit convenir qu'elle fournit d'assez bonnes excuses à ceux qui ont le malheur de n'aimer point la monarchie. Ce sont de ces lâchetés qui bouleversent tous les sentiments d'une nation. A quoi bon, après tout, se battre pour des princes qui, dans la transmission de la tyrannie, ne se donnent même pas la peine de changer de complices? Une restauration annoncée comme la moralité de notre drame révolutionnaire, et qui n'en est qu'un acte nouveau de honte et de scandale; devait sans doute plus que tout le reste contribuer à

la décadence des mœurs et à la ruine de l'esprit public.

Nul sentiment d'honneur ne se fait d'ailleurs remarquer dans l'âme de ceux qui, par leurs dignités ou leur naissance, avaient charge de donner l'exemple. Vous trouvez au premier rang des hommes qui semblent n'être là que pour démentir la vertu de leur race et justifier le mépris dont ils sont devenus l'objet. Vous trouvez autour du trône des aventuriers de tous les régimes, des favoris de toutes les prostitutions, et, comme son principal ornement, cette bande de courtisans avides qui ne rapportent de l'exil que le savoir-faire d'une basse intrigue et l'impertinente audace de grands noms affamés. Telle est la restauration, cette restauration qui se dit fille de saint Louis, et tire de la régence tous ses exemples; cette restauration qui parle sans cesse de Henri IV, et ne rappelle à notre souvenir que la honte des Valois.